

Sébastien BAUDOIN éd., Chateaubriand, *Essai sur la littérature anglaise et considérations sur le génie des hommes, des temps et des révolutions*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 2012, 717 p.

En 1836, Chateaubriand fit paraître chez Gosselin et Furne une traduction du *Paradis perdu* de Milton précédée d'une « introduction », l'*Essai sur la littérature anglaise*. Ce travail alimentaire, entrepris alors que les *Mémoires* sont encore en chantier et avant que ne soit signé le contrat par lequel Chateaubriand cède la propriété littéraire de son œuvre à venir pour rétablir sa situation matérielle, n'avait jamais donné lieu à une édition savante. C'est désormais chose faite, grâce à Sébastien Baudoin qui choisit à juste titre de publier à part cet essai, tout en tenant compte dans son annotation de « l'attelage éditorial initial dans lequel il était pensé » (note 112, p. 604). Cette histoire de la langue et de la littérature anglaises, ou plutôt ces *Mélanges* dans lesquels Chateaubriand adopte (le plus souvent) le rôle du critique, peuvent en effet se lire pour eux-mêmes et ne se limitent pas, loin s'en faut, à une présentation du poème de Milton. Il convient tout d'abord de saluer cette entreprise qui met à disposition des amateurs et connaisseurs un texte somme tout méconnu à propos duquel il fallait proposer des parcours de lecture pertinents, sur la place singulière qu'il occupe dans l'œuvre de l'écrivain et le contexte littéraire et plus largement culturel dans lequel il s'inscrit.

La copieuse préface par laquelle s'ouvre ce volume élégamment présenté comble sur ces points les attentes du lecteur. On y trouve tout d'abord d'utiles rappels biographiques soulignant les liens qui unissent Chateaubriand à l'Angleterre et à sa littérature et sur la manière dont évoluent au fil du temps ses jugements. L'accueil critique qui fut réservé à l'œuvre sert de support à l'analyse qui s'enclenche sur la poétique de l'*Essai*. Cette œuvre de mosaïste est le fruit « d'emprunts, de réécritures et d'un travail savant de compilateur » (p. 46). Sébastien Baudoin décrit précisément le mécanisme complexe des réemplois auquel se livre, à son habitude, l'écrivain. C'est ainsi, par exemple, que « le trajet de certains extraits est double : issus des *Mémoires d'outre-tombe*, ils sont adaptés et réécrits pour l'*Essai* puis repris ensuite par Chateaubriand dans ces mêmes *Mémoires* après 1836 » (p. 51). Il était particulièrement nécessaire, à propos de cet ouvrage, de mettre l'accent sur le mode de lecture « en réseau » (Juliette Hoffenberg) ou « transversal » (Jean-Claude Berchet) qu'institue Chateaubriand lorsqu'il se livre à la pratique de l'auto-citation. Il fallait également recenser de manière exhaustive, au fil du texte, les multiples variantes qui résultent de ce montage. Nous les retrouvons en bas de page et pouvons ainsi naviguer d'une œuvre à l'autre. Il aurait été

commode de disposer pour ce faire d'une liste récapitulative assortie des abréviations utilisées... qui peuvent quelquefois dérouter le lecteur inattentif ou pressé : si « MOT » est passé dans l'usage, il n'en va pas de même de « SOS » (« Shakspere, ou Shakspeare »), ni même de « RP » ou de « ARHF »... À ce propos, les articles sur le dramaturge anglais paraissent en 1802 (et non en 1801) dans le *Mercur de France*, sous un titre un peu différent de celui donné dans la première variante de la page 252, même s'ils sont datés de 1801 dans l'édition Ladvocat des *Mélanges littéraires* (1826). Mais l'essentiel n'est évidemment pas là et il faut savoir gré à Sébastien Baudoin d'avoir balisé minutieusement les chemins qui mènent d'un texte à l'autre.

Une bonne partie des sources de Chateaubriand est pareillement donnée au bas des pages de *l'Essai*. Le choix est judicieux dans la mesure où il autorise une confrontation immédiate de la prose de Chateaubriand avec les auteurs qu'il cite, réécrit ou plagie. On peut de cette manière apprécier la manière dont il résume, tronque ou remanie les œuvres qu'il utilise : chez lui, la compilation n'est jamais très loin de la création. En produisant fréquemment le texte original des extraits cités, l'éditeur donne également accès à la pratique du traducteur (qui a fait l'objet d'une étude approfondie que l'on doit à Marie-Élisabeth Bougeard-Vetö, Champion, 2005). Bref, tous les ingrédients sont réunis pour faire de cette édition critique un indispensable outil de travail pour des recherches à venir. On regrettera simplement l'absence d'une bibliographie raisonnée qui aurait permis une orientation plus aisée dans ce massif : Sébastien Baudoin indique scrupuleusement les études auxquelles il se réfère, mais il faut parfois savoir les débusquer, au fil des variantes, en lisant sa préface ou dans les notes. Ces dernières forment par ailleurs un riche ensemble qui éclaire judicieusement le texte. Données factuelles, précisions d'ordre lexical, indications relatives aux sources utilisées, références critiques... la curiosité du lecteur est satisfaite et, si aucune édition critique n'est définitive, celle-ci fait preuve d'une exigence du meilleur aloi et saura satisfaire les spécialistes comme le public cultivé.

En se plaçant sous l'autorité de Marie-Jeanne Dury qui affirme que « l'Essai, vaille que vaille, forme un tout » (p. 45), Sébastien Baudoin entend souligner la cohérence d'un livre qui adopte à ses yeux un plan structuré : « il s'agirait de suivre chronologiquement l'évolution de la langue anglaise et, parallèlement, de percevoir celle de la littérature, qui en est le reflet (p. 35) ». De fait, un parcours est proposé, qui nous mène du Moyen Âge à Byron, jalonné par des passages conséquents consacrés à ces « génies-mères » que sont, en particulier, Shakespeare et Milton. Ce cadre, toutefois, selon la logique générique de l'essai,

autorise de multiples digressions ou dérives – dont Chateaubriand est parfaitement conscient, lui qui concluait l’Avertissement de son œuvre par les mots suivants : « [...] la littérature anglaise n’est ici que le fond de mes stromates ou le canevas de mes broderies » (p. 93). L’homogénéité de l’ensemble est donc toute relative et l’éditeur a raison de distinguer les lignes mélodiques qui s’entremêlent et se répondent dans un livre qui accueille considérations historiques, études philologiques, critique littéraire, polémique, notes biographiques et discours sur soi. À vrai dire, il serait vain de chercher à compartimenter ces différentes strates qui interagissent l’une sur l’autre et la préface de Sébastien Baudoin met parfaitement à jour ce système d’échos : « le dessein philologique devient poétique » (p. 59), « L’art du traducteur rejoint celui de l’écrivain » (p. 62), « au fil du déploiement de la galerie des génies s’établissent des séries de miroirs [de Chateaubriand] en mosaïques » (p. 77)... Quelques exemples suffiront. La conclusion du livre reprend des motifs orchestrés dans la *Revue des Deux Mondes* (en 1834) et interroge l’avenir des sociétés modernes (p. 587-594). La section intitulée « Lord Byron au Lido », donnée par Chateaubriand comme une citation des *Mémoires*, ressortit indéniablement au lyrisme personnel (p. 582-587). Une réflexion amorcée sur l’avenir de la langue anglaise se mue en prophétie annonçant la mort des langues (p. 493-494). Bien des pages consacrées à Shakespeare sont sous-tendues par la volonté de défendre le canon classique (p. 280-285)... Lire l’*Essai sur la littérature anglaise*, c’est accepter de suivre Chateaubriand dans cette promenade qu’il nous propose au sein de ses propres œuvres et de celles d’autrui, de l’accompagner dans ce qu’il nomme ailleurs ses « excursions mentales » (*Notice de l’Essai historique sur les révolutions*).

Cet *Essai* est enfin (et, pour ainsi dire, malgré tout) une pièce essentielle qui permet d’approcher le critique singulier que fut Chateaubriand et la position originale qu’il occupa dans le paysage littéraire de son époque : « [...] sa réaction de classique égaré parmi les romantiques se heurte fatalement aux conceptions de la jeune génération de 1830 » (p. 62). Acte de foi dans la littérature mâtiné de scepticisme ou d’inquiétude (les chefs-d’œuvre meurent aussi), mystique du style, condamnation de ce que Sainte-Beuve nommera la « littérature industrielle », usage généralisé du parallèle érigé en méthode critique, prise en compte d’une historicité de la littérature... tels sont quelques-uns des traits qui aident à comprendre comment et selon quels critères Chateaubriand évalua ces œuvres (la sienne comprise) qui constituent à ses yeux le patrimoine le plus précieux de l’humanité. Il faudra à l’avenir reprendre ce dossier qui, curieusement, n’a pas à ce jour fait l’objet d’une approche synthétique (une journée d’étude organisée par la Société Chateaubriand s’est tenue sur ce

thème en juin 2013 qui a toutefois permis d'aborder frontalement la question). À n'en point douter, l'édition de Sébastien Baudoin sera d'une aide précieuse pour ceux qui aimeraient poursuivre et compléter l'enquête. Pour l'heure, le sérieux et l'intelligence de ce travail éditorial pionnier, font qu'on peut sans hésitation le recommander à ceux qui souhaiteraient (re)découvrir l'*Essai sur la littérature anglaise*.

Philippe ANTOINE